

**Raconter la ville / Parcourir l'écriture dans  
Espèces d'espaces de Georges Perec**

**DR. May Ali Essam El Dine Abd El Fattah**

Maître de conférences à la Faculté des Lettres,  
Université d'Alexandrie



## Résumé

L'œuvre de Georges Perec, une des figures de proue de l'ouvroir de littérature potentielle (l'OULIPO) révèle le talent d'un écrivain qui se voit en homme de la ville et qui le restera jusqu'au bout. Le cas d'*Espèces d'espaces*, sorte d'essai publié en 1974 est, à ce titre, fort révélateur puisque l'écrivain y retrace le fruit de son parcours de la ville de Paris dans toutes ses composantes en s'attardant, tout particulièrement sur ce qui relève de l'*infra-ordinaire*. Mettant en valeur le concept de *quotidienneté*, Perec étudie le paysage urbain et ses composantes dans leur rapport avec l'espace de l'écriture littéraire. Il dessine les contours de son projet d'écriture au moyen des descriptions qu'il fait de la ville et de ses habitants dans l'objectif de reconstituer un passé marqué par la disparition et la perte de ses proches. Dans sa quête d'une identité perdue, Perec éprouve toujours le besoin de travailler au sein d'un système, aussi contraignant puisse-t-il être. *Documentaliste en neurophysiologie* au CNRS pendant seize ans, l'écrivain parsème son texte de mots et expressions relevant de disciplines diverses pour affirmer le pouvoir de la littérature d'intégrer le savoir humain dans toute son ampleur au sein des textes littéraires. L'écrivain met finalement l'accent sur la forte présence de l'écrit dans notre vie de tous les jours révélant ainsi certaines sources d'une écriture qui sort de l'ordinaire.

## المخلص باللغة العربية:

تعد كتابات جورج بييريك – أحد الوجوه البارزة والفعالة في "مشغل الأدب الاحتمالي (OULIPO)- تعبيرًا عن موهبة كاتب رأى في نفسه رجل المدينة ليظل على هذا الوصف طيلة حياته. كتاب "فضائل الفضاءات" يندرج تحت نوع المقال وقد صدر عام ١٩٧٤ وهو نتاج جولات بييريك وتنقلاته المستمرة في مدينة باريس بما تحويه من عناصر يتناولها الكاتب من الأخص إلى الأعم. أما ما يميز النص محل الدراسة فهو التركيز الشديد على التفاصيل الصغيرة و"تحت العادية" التي لا تسترعي الانتباه. يبرز الكاتب قيمة كل ما يجري بصفة يومية في حياتنا من أفعال وعادات متوقفاً عند مشهد المدينة وعلاقته بفضاء الكتابة الأدبية. كما يرسم بييريك حدود مشروع الأدبي من خلال وصف المدينة وسكانها بهدف إعادة بناء ماضيه الذي تأثر بشمل ملموس بفقدان المقربين منه من أفراد عائلته. وفي رحلة البحث عن هويته المفقودة، يشعر الكاتب دومًا بحاجته للعمل في إطار نظام حتى وإن كان صارمًا. عمل بييريك لمدة ما يقرب من ستة عشر عامًا كإختصاصي في التوثيق في مجال الفسيولوجيا العصبية وهو ما يفسر ثقافته العلمية الواضحة في نص "فضائل الفضاءات" وهو بذلك يدعم نظرية قدرة الأدب على احتواء ألوان المعرفة الانسانية في النصوص الأدبية. وأخيرًا فإن الكاتب يشدد على الوجود القوي للنصوص المكتوبة بشكل عام في حياتنا اليومية وهو ما يعد مصدرًا أساسيًا لكتابات بييريك الخارجة عن المؤلف.

Surnommé « *sociologue de la vie quotidienne* » et de « l'« *infra-ordinaire* » »<sup>1</sup> grâce à l'intérêt croissant qu'il accorde aux les détails les plus infimes de la vie de tous les jours, Georges

<sup>1</sup> SCHULTE NORDHOLT, Annelies, « *Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur* » in *Relief 2* (1) (Revue électronique de littérature française), mars 2008, p. 66. L'article est disponible à l'adresse : ([https://www.researchgate.net/publication/307703424\\_Georges\\_Perec\\_topographies\\_pariennes\\_du\\_flaneur](https://www.researchgate.net/publication/307703424_Georges_Perec_topographies_pariennes_du_flaneur))

Le terme a été employé pour la première fois par Perec en 1973. *L'infra-ordinaire* est un recueil de textes composé par Perec et publié à titre posthume en 1989 aux éditions du Seuil. Le terme désigne les événements et activités de tous les jours dans leur stricte banalité et qui, à force de se répéter, échappent au regard et à l'attention des habitants de la ville.

Perec, un des membres les plus actifs de l'OULIPO<sup>2</sup>, restera toute sa vie un homme de la ville<sup>3</sup>. Le nombre de textes consacrés à l'observation minutieuse des lieux et espaces témoigne de cette obsession qui l'accompagnera pour toujours, celle de vouloir restituer sa propre vie dans son rapport inéluctable avec l'Espace. Marquée par la disparition prématurée de ses parents<sup>4</sup> et par ses multiples déplacements dans les rues et quartiers de la ville de Paris, l'écrivain ne cachera pas cette appartenance au milieu urbain. Ainsi, note-t-il dans *Espèces d'espaces*, objet de la présente étude qui s'attardera surtout sur les chapitres consacrés à la *page*, la *rue*, le *quartier*, la *ville* et *l'espace* :

« La ville est là. Elle est notre espace et nous n'en avons pas d'autre. Nous sommes nés dans des villes. Nous avons grandi dans des villes. C'est dans des villes que nous respirons. Quand nous prenons le train, c'est pour aller d'une ville à une autre ville. »<sup>5</sup>

Si le quotidien l'intéresse au plus haut point, notamment tout ce qui relève de *l'infra-ordinaire*, Perec se livrera à des observations continuelles et inlassables des incidents et pratiques que les habitants de la ville ont perdu l'habitude de « voir »<sup>6</sup>. Cette notion *d'infra-ordinaire* est, en fait, liée à l'émergence de la société de consommation dans la période de l'après-guerre

---

<sup>2</sup> L'Ouvroir de Littérature Potentielle fondé en 1960 par Raymond Queneau et François Le Lionnais. Le souci majeur des oulipiens était de mener une réflexion sur l'acte de créer en inventant des formes nouvelles basées sur l'idée du *jeu*. Ils ont également réussi à intégrer les différentes disciplines dans la création littéraire dont, à titre d'exemple, les mathématiques.

<sup>3</sup> PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*, Edition Galilée, Coll. « L'espace critique », 1974, p. 94.

<sup>4</sup> Mort du père alors qu'il n'avait que quatre ans et de la mère lorsqu'il avait sept ans.

<sup>5</sup> *Espèces d'espaces*, pp. 85, 86.

<sup>6</sup> « Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voire », *Ibid.*, p. 70.

---

jusqu'au début des années quatre-vingts<sup>7</sup>. Caractérisée par la célébration des objets en tant que symboles de distinction sociale et par l'obsession de tout posséder, ce nouveau système de valeurs n'échappe pas à l'œil de Perec qui aborde ce nouveau culte dans *Les choses. Une histoire des années soixante*<sup>8</sup>.

L'observation et la consignation des moindres détails font de l'écrivain un flâneur dans le sens d'une personne « [...] qui s'intéresse à tout, qui recherche un savoir, et c'est par là qu'il se distingue du simple badaud, qui se laisse porter, absorber par ce qu'il voit, qui flâne par simple souci de distraction : [...] »<sup>9</sup> Le flâneur est ainsi loin du simple figurant présent dans le cadre d'une scène et qui se contente d'épier les autres par simple curiosité. Le projet perecquien dans un sens plus large, consiste, de plus, à étudier les changements de paysages en fonction de l'heure à laquelle on les observe :

*« Le flâneur peut aussi se poster en un lieu déterminé afin de le décrire de manière exhaustive, à plusieurs moments de la journée, de l'année, comme dans les textes du projet inachevé de Lieux ou dans Tentative d'épuisement d'un lieu parisien. »<sup>10</sup>*

L'intérêt accordé aux détails de la vie quotidienne s'explique aussi par un désir de compensation du vide et de l'absence qui ont marqué la vie de Perec. Le quotidien restitué,

---

<sup>7</sup> ZAMORANO, Julie, « L'infra-ordinaire : esquisse de la théorie narrative de Georges Perec » in , *Thélème* ( Revista Complutense de Estudios Franceses), Vol 30, No.2, 2015, p. 273. L'article est disponible sur le site : <https://pdfs.semanticscholar.org/>

<sup>8</sup> Paru en 1965 aux éditions Julliard et récompensé par le Prix Renaudot.

<sup>9</sup> SCHULTE NORDHOLT, Annelies, « *Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur* », art.cit., p. 69.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 71.

tant bien que mal, un passé non vécu et une identité à construire à travers l'étude attentive de la notion de l'Espace<sup>11</sup>. L'étude des espaces dans lesquels nous nous mouvons est révélatrice de ce que nous sommes. Elle exige toutefois du temps, le temps nécessaire pour tout observer, tout noter et varier les types de textes qui favorisent cet enregistrement des détails : « [...] listes, anecdotes, projets, comptines, descriptions, exercices, analyses, emploi du temps, etc. »<sup>12</sup>

*« Tout est à interroger. Dans cette répartition des espaces, dans ces gestes, habitudes, rituels par lesquels nous les meublons, « notre vérité » la plus élémentaire est en question, de façon toute empirique : quelle expérience ai-je de ces espaces ? Sont-ils « habitables », « praticables » ? Pourrait-on y vivre mieux ?- et fonder ainsi notre propre « anthropologie » ? »<sup>13</sup>*

Mais Perec est surtout connu pour ses prouesses linguistiques et ses romans lipogrammatiques<sup>14</sup> où il pratique l'écriture sous contrainte<sup>15</sup>. Cette notion de jeu avec la langue lui sert de moyen de réflexion sur soi et sur son identité d'écrivain anticonformiste. Etudier la ville dans tous ses états en empruntant au jeu du puzzle le principe de la fragmentation d'un tout à

---

<sup>11</sup> CONSUELO, ORTIZ M., Maria, « L'autobiographie chez Perec: le cas d'Espèces d'espaces » in Romanische Forschungen, Vol. 107, no.1, 1995, p. 175.

<sup>12</sup> YVAN, Frédéric, « L'extase du vide de un homme qui dort à espèces d'espaces de Georges Perec » in Savoirs et clinique, no. 8, 2007/1, p. 151. L'article est disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2007-1-page-143.htm>

<sup>13</sup> BURGELIN, C., *Georges Perec*, Seuil, Coll. « Les contemporains », 1988, p. 124.

<sup>14</sup> *La Disparition* (1969) et *Les Revenentes* (1972).

<sup>15</sup> L'écriture sous contraintes n'est pas toutefois une nouveauté apportée par Perec. Nous la retrouvons, à titre d'exemple, dans les règles de composition des sonnets et dans les règles des trois unités propres au théâtre classique.

reconstituer, lui permet alors de tisser ce lien entre ville<sup>16</sup> et écriture. C'est dans les limites de cette étude que nous tenterons d'examiner certaines similitudes entre la description de la ville et la construction de l'écriture, en tant que projet fondateur du parcours de Georges Perec l'oulipien. Nous tenterons de même, en s'appuyant notamment sur les chapitres consacrés à l'espace de la page et aux composantes de la ville dans les chapitres sur la *rue*, le *quartier*, la *ville* et la *campagne*, de saisir la conception de la disparition chez Perec qui renvoie à l'idée d'absence et surtout de vacuité<sup>17</sup>.

Il importe, tout d'abord de faire une sorte de distinction globale entre Espace et Lieu : deux notions qui tendent en effet à se confondre. L'espace, plus vaste, possède des frontières difficilement repérables qui font de lui un objet moins familier que le lieu. Ce dernier coïncide d'après Pierre Ouellet avec « [...] le « logement », l'« habitation » ainsi que, métaphoriquement, l'« origine », la « naissance », la « situation ». »<sup>18</sup> : Espace et lieu sont aussi tributaires de la position du sujet qui regarde, ils n'existent alors que par rapport à une présence humaine :

---

<sup>16</sup> La ville n'est pas au centre du livre, elle s'y inscrit dans sa relation avec d'autres espaces, ceux qu'elle englobe et ceux qui l'englobent. Notons de même que les chapitres peuvent se lire séparément.

<sup>17</sup> *La disparition* n'est pas seulement le titre d'un roman lipogrammatique de Perec, elle renvoie à toute absence d'êtres, d'objets et de traces d'individus et d'événements. La ville est aussi ce qui perdure et ce qui disparaît en même temps, une sorte de palimpseste où les disparitions risquent de se multiplier tout comme les incidents fâcheux dont Perec a été la victime.

<sup>18</sup> OUELLET, Pierre, « Du haut-lieu au non-lieu : l'espace du même et de l'autre » in *Voix et images*, Vo. 24, no. 1(70), 1998, p. 71. L'article est disponible à l'adresse : <https://www.erudit.org/fr/revues/vi/1998-v24-n1-vi1337/201407ar.pdf>



« *Le locus latin désigne le «point», l'emplacement, la position, le site, au plus près du sujet percevant, [...] Le spatium, lui, dénote ce qui est «au large», «au loin», le «vaste», l'«étendue», vu depuis le lointain, d'un point de vue englobant, situé à l'extérieur, au-dessus, qui l'embrasse comme un ensemble ou une totalité.* »<sup>19</sup>

Cependant, la définition que donne Perec de l'espace dans *Espèces d'espaces* semble être en contradiction avec celles de Pierre Ouellet. À l'étendue presque illimitée de l'espace et la difficulté de l'embrasser d'un seul regard, Perec substitue les frontières et barrières qui permettent d'identifier tout espace et ainsi de faciliter le déplacement de ses usagers. Cette définition semble, par ailleurs correspondre à celle de la page<sup>20</sup> que l'écrivain habite, selon ses propres termes :

« [...] *l'espace, c'est ce qui arrête le regard, ce sur quoi la vue butte : l'obstacle : des briques, un angle, un point de fuite : l'espace, c'est quand ça fait un angle, quand ça s'arrête, quand il faut tourner pour que ça reparte.* »<sup>21</sup>

Quant au lieu, celui-ci serait plus vaste pour Perec, il serait aussi à découvrir car ne se situant pas dans la continuité de l'espace familier. Il correspond aux distances parcourues lors des grands déplacements. L'utilisateur devient alors un voyageur qui ne peut, au sein du lieu, pratiquer les activités de tous les jours. Cette définition aurait-elle été à la base de l'omission du mot *lieu* dans

---

<sup>19</sup> *Ibid. Loc. cit.*

<sup>20</sup> L'emploi du verbe *tourner* pourrait étayer cette interprétation.

<sup>21</sup> *Espèces d'espaces*, p. 109.

le titre ? Perec joue avec les deux termes, écrivant, sous le titre « *Jouer avec l'espace* »<sup>22</sup> ce qui suit:

*« Jouer avec les distances : préparer un voyage qui vous permettra de visiter ou de parcourir tous les lieux se trouvant à 314,60 km de votre domicile ; [...] »*<sup>23</sup>

Le lieu relève aussi chez Perec de l'imagination, de ce qui aurait été, de désirs et de souhaits inassouvis, de nostalgie d'un passé tronqué qui aurait eu lieu s'il n'était pas marqué par des « *cisaillements et de [s] ruptures* »<sup>24</sup>. L'existence de l'Espace semble être tributaire de celle des lieux que l'écrivain, dans sa quête identitaire, cherche à identifier. Citons à titre d'exemple son pays d'origine : ses parents étant juifs d'origine polonaise mais vivant en France où il est né. D'autres souvenirs imaginaires sont cités par l'écrivain conscient de ce vide qui l'accompagnera presque toujours: Ceci dit, l'écrivain constate que c'est bien à lui de conquérir cet espace, de le créer en quelque sorte :

*« De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse, d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête. »*<sup>25</sup>

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>23</sup> *Ibid. Loc.cit.*

<sup>24</sup> BURGELIN, C., *Georges Perec, op.cit.*, p. 23.

<sup>25</sup> *Espèces d'espaces*, p. 122.

Mais comment Perec définit-il l'écriture ? En fait, la conception perecquienne de la littérature joue sur la polysémie du mot *lettres* qui renvoie à la fois à l'alphabet et à la littérature. Ainsi l'homme de lettres est-il essentiellement un joueur qui s'impose, il est vrai, des contraintes mais reste libre de créer l'inattendu et d'exploiter toutes les potentialités de la langue pour qu'enfin jaillisse la littérature :

« Pour Perec, écrire c'est avant tout être un « homme de lettres », c'est-à-dire un homme qui travaille avec les lettres de l'alphabet. C'est donc à partir de la matérialité de l'écriture, de ce qui peut apparaître « ordinaire » comme peuvent l'être les lettres de l'alphabet, qu'advient la littérature [...] »<sup>26</sup>

Dans le premier tome des *Entretiens et conférences*, Perec précise qu'il n'est pas un romancier au sens donné au terme par le siècle d'or du roman français car il ne peut travailler qu'au sein d'« un système »<sup>27</sup>. Espace structuré et parfaitement cadré, ce système renvoie, entre autres, à celui des contraintes qu'il s'impose et qui, en donnant l'impression de restreindre sa liberté, produisent au contraire une écriture libre de toute contrainte.

Dans *Espèces d'espaces*, l'écrivain met l'accent sur l'alignement des immeubles<sup>28</sup> qui est aussi celui des mots formant

---

<sup>26</sup> ZAMORANO, Julie, « L'infra-ordinaire : esquisse de la théorie narrative de Georges Perec., *art.cit.* p. 277

<sup>27</sup> Tome 1, Edition critique établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière, Edition Joseph K., 2003, p. 142.

<sup>28</sup> *Espèces d'espaces*, p. 65.

les phrases<sup>29</sup>. Cet alignement pourrait être interprété comme une aspiration à l'égalité, à la justice, mais peut être aussi à l'idéalisme. À part les immeubles, il semble s'intéresser beaucoup aux automobiles, ces espaces clos qui séparent leurs propriétaires des piétons et qui seraient aussi le symbole soit d'une inégalité sociale, soit d'un choix de ne pas circuler en voiture. L'écrivain s'attarde sur la circulation automobile, mouvement collectif dans un espace aménagé à cet effet. Il décrit le comportement des automobilistes et met l'accent sur les contraintes qui les empêchent d'agir librement. La circulation sous contrainte pourrait de la sorte renvoyer à l'écriture sous contrainte particulièrement affectivée par Perec. La circulation des automobiles est régie par le code de la route et l'interdiction de stationner n'importe où. C'est ainsi que la composition de la *Disparition*, semble être esquissée dans cette phrase où Perec décrit la circulation automobile :

« [...] l'affluence des véhicules automobiles est en effet telle que la circulation serait à peu près impossible si l'on n'avait pas, depuis quelques années, **pris l'habitude**, dans la plupart des agglomérations urbaines, **d'imposer** aux automobilistes de ne **circuler que dans une seule direction**, ce qui évidemment, les **oblige** parfois à de **longs détours**. »<sup>30</sup>

Dans cette même optique, Perec accorde une importance particulière aux autobus et aux métros, espaces également clos dont l'itinéraire est prescrit d'avance et respecté par les

---

<sup>29</sup> « Assis à leur table, méditatifs et concentrés, les écrivains alignent des mots », écrit-il à la page 23.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 67. C'est nous qui soulignons.

conducteurs et les passagers. Ainsi, retrouvons-vous l'idée des contraintes qui servent à faire face au manque d'organisation du mouvement des individus dans l'espace commun. Cet espace commun renverrait-il à la langue dans son usage normatif ? La contravention aux règles par certains automobilistes fait-elle penser aux écrivains et artistes qui transgressent les normes ?

*« Le réseau des autobus (et métros) parisiens constitue un système de règles, de contraintes imposées de l'extérieur, et en tant que tel il fait fi au chaos apparent de la circulation. »<sup>31</sup>*

D'autres éléments pourraient renforcer cette idée de contraintes : « les pieux »<sup>32</sup>, les arbres « [...] entourés de grilles »<sup>33</sup>, « les barrières métalliques »<sup>34</sup>, « les caméras télécommandées »<sup>35</sup> qui restreignent toute liberté et suggèrent une attitude conforme aux conventions, à l'opposé de l'anticonformisme qui caractérise l'écriture perecquienne. Le travail de l'écrivain nécessite d'après Perec, une certaine patience qui ne laisse rien passer sous silence car tout détail, aussi banal soit-il, peut faire sens : « Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne »<sup>36</sup>, insiste-t-il en poursuivant que « Ne pas dire, ne pas écrire « etc. ». Se forcer à

---

<sup>31</sup> SCHULTE NORDHOLT, Annelies, « Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur », *art.cit.*, p. 75.

<sup>32</sup> *Espèces d'espaces*, p. 67.

<sup>33</sup> *Ibid. Loc.cit.*

<sup>34</sup> *Ibid. Loc.cit.*

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 70.

*épuiser le sujet, même si ça a l'air grotesque, ou futile, ou stupide.* »<sup>37</sup>

Le texte perecquien s'attarde aussi sur la ville en tant que construction architecturale (construction du projet de l'écriture), donc toujours en tant que système (résultant d'une planification, d'un esprit méthodique, d'études approfondies<sup>38</sup>) Nous retrouvons effectivement ce concept de construction dans l'expression « Une œuvre monumentale » qui renvoie à la production prolifique de certains écrivains tel, à titre d'exemple, Balzac. Est-ce par coïncidence que Perec cite le grand romancier à travers l'un de ses titres : *Peau de chagrin*<sup>39</sup> ? Le domaine littéraire emprunte aussi à l'architecture l'idée de construction : construire des phrases, structurer un texte, l'architectonique d'un roman, etc. Tout au long du texte, l'écrivain introduit de la sorte des éléments empruntés aux différents secteurs du savoir humain. Le texte perecquien devient ainsi **l'espace** où dialoguent les différents types de discours. Perec dévoile alors le pouvoir que possède la littérature d'intégrer dans son **espace** toutes sortes de connaissances<sup>40</sup> soulignant ainsi la dimension épistémocritique<sup>41</sup>

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>40</sup> Ce brassage des connaissances s'explique par la culture éclectique des oulipiens : Queneau dirigeant l'Encyclopédie de la Pléiade et Perec lui-même documentaliste en neurophysiologie au CNRS pendant seize ans. Nous nous posons la question suivante : l'écriture de Perec mime-t-elle celle d'un Zola naturaliste pour qui le roman est un champ d'investigation du réel sous toutes ses formes ?

<sup>41</sup> L'épistémocritique se définit comme « Le terme « épistémocritique » (originellement inventé par les chercheurs du Centre « Savoir et fiction » de l'Université du Québec à Montréal) rend compte aujourd'hui d'une démarche spéculative et analytique dont l'objectif global est de cibler la nature du savoir dont la littérature est porteuse mais aussi, les multiples manières par lesquelles le discours littéraire s'approprie le savoir pour en user en fonction d'objectifs définis en amont par les auteurs (ou perçus en aval par les lecteurs). »,

de la littérature. Les propos suivants associent, peut-être inconsciemment, la littérature à la géographie :

« [...] on pourrait, en dépiautant tous les ouvrages imprimés conservés à la Bibliothèque nationale et en étalant soigneusement les pages les unes à côté des autres, couvrir entièrement, soit l'île de Sainte-Hélène, soit le lac de Trasimène. »<sup>42</sup>

D'autre part, le lecteur construit lui aussi le sens du texte<sup>43</sup> puisqu'il est considéré comme un co-énonciateur qui apporte toujours une contribution au processus de l'écriture en y comblant les blancs du texte dont il propose une version nouvelle. Quant à la présence effective du lecteur, silencieux en l'occurrence, celle-ci se manifeste dans le chapitre consacré à la rue à travers une scène décrite par Perec, toujours en rapport avec l'espace. La dimension visuelle de la description transforme le lecteur en spectateur passif qui observe ce qui se passe. Il s'agit de deux aveugles (une femme et un homme, précise Perec) dont le mouvement et les gestes sont soigneusement rapportés par l'écrivain. Les deux individus ne voient pas l'espace bien qu'ils en fassent partie, mais réussissent tout de même à maîtriser la situation malgré tous les obstacles. Il s'agit d'un sentiment vis-à-vis de l'espace et ainsi d'une autre façon de l'appréhender<sup>44</sup>.

---

ESFANDI, Esfandiar, « Réflexions théoriques autour du statut épistémique du savoir dans la littérature » in *La poétique*, no. 3, automne, 2013, p. 8. L'article est disponible à l'adresse : [https://lapoetique.srbiau.ac.ir/article\\_2743\\_3b76939c37a2d1dff5724416467be25.pdf](https://lapoetique.srbiau.ac.ir/article_2743_3b76939c37a2d1dff5724416467be25.pdf)

<sup>42</sup> *Espèces d'espaces*, p. 18.

<sup>43</sup> C. Burgelin estime qu'*Espèces d'espaces* « [...] est un des livres les plus heureux de Perec, un des plus ouverts- à la drôlerie, à la fantaisie, à la verve, à tu et à toi... Un des livres les plus habités. », *op.cit.*, p. 131.

<sup>44</sup> Cf., *Espèces d'espaces*, p. 69.

Intrinsèquement lié à l'espace, le verbe *habiter* est associé dès les premières pages à l'écriture lorsque Perec note : « *J'écris : j'habite ma feuille de papier, je l'investis, je la parcours* »<sup>45</sup> Ce rapport étroit entre ville et écriture, que permet de tracer le verbe *habiter*, souligne la dimension matérielle et concrète de la pratique d'écrire définie comme occupation d'un vide qui cesse de l'être une fois les mots noircissant la page. Nous avons, une fois de plus affaire à une mise en abyme où l'espace de la page sert de support pour traiter la question de l'espace et qui se trouve être l'espace de l'écriture par excellence. Les mots habitent la page, tout comme les citoyens habitent la ville ou tout autre espace. Dans l'article « *Faire la ville et pratiquer les lieux. L'histoire du tourisme sur les pas de Michel de Certeau* », Frédéric Vidal reprend la définition que propose Michel de Certeau du verbe *Habiter* dans son ouvrage *L'invention du quotidien*. Pour le philosophe et historien, *habiter un espace* signifie arpenter la ville en se livrant à toutes sortes d'activités quotidiennes et nouer des relations sociales avec les autres habitués de cet espace. Ceci dit, le verbe n'a pas seulement le sens de l'occupation, mais il désigne l'appropriation, par un individu d'un espace à travers des pratiques anodines mais lourdes de sens. Cette définition rejoint de la sorte ce que Perec aurait entendu par le même verbe, mais Perec va un peu plus loin lorsqu'il associe le verbe à la pratique même de l'écriture.

Dans *Espèces d'espaces*, Perec oppose le verbe à l'adjectif *inhabitable* en énumérant des éléments hétéroclites qui englobent des lieux malpropres et d'autres qui ne sont pas destinés à

---

*Ibid.*, p. 19.<sup>45</sup>



l'habitation, en raison par exemple de leur exigüité. Il cite aussi des défauts de caractère auxquels on ne peut s'acclimater (l'idée vient probablement du verbe s'habituer à). Il poursuit l'énumération en donnant des synonymes de l'adjectif et cite des lieux qui renvoient à des endroits d'occupation provisoire comme la prison, les lycées ou les hospices,... Une sorte de jeu se construit alors à partir de la distinction entre sens propre et sens figuré doublée d'une pratique de la liste<sup>46</sup>, technique caractéristique de l'écriture de Perec.

*Espèces d'espace* serait une sorte de manifeste dont une partie importante est consacrée à l'étude minutieuse de l'attitude, des gestes et des mouvements répétitifs des habitants de la ville, descriptions qui permettent à l'écrivain de tracer les contours de sa propre écriture. Perec prescrit l'attitude à adopter pour « *observer la rue* »<sup>47</sup> car l'observation engendre toujours des questions. C'est en fait l'attitude à la fois de l'écrivain et du lecteur attentif pour qui chaque détail alimente le projet de réception. Le travail de l'écriture est valorisé à travers la prise de notes (observer, prendre note, produire, réfléchir). La variété des types de textes qui traversent l'essai font de celui-ci le champ d'expérimentation des différents possibles de l'écriture.

La genèse de tout projet d'écriture, son infrastructure<sup>48</sup>, en quelque sorte, serait aussi évoquée par Perec qui demande à son lecteur s'intéresser aux dessous de cette écriture et d'en dépister tous les secrets : un vrai travail de documentaliste qui collecte

---

<sup>46</sup> Cf. *Infra*, p. 13.

<sup>47</sup> *Espèces d'espaces*, p. 70.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 74.

toutes sortes d'informations avant de se lancer dans l'écriture. Le travail de l'écrivain s'avère difficile et contraignant ; il doit s'inscrire de même dans un système de pensée comme d'exécution :

*« S'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits [...] sous le réseau des rues, sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface. »<sup>49</sup>.*

Perec ne manque pas de souligner la présence incontournable de l'écriture dans notre quotidien. En témoigne le nombre de textes de longueur variable qui constituent des preuves de notre passage dans les espaces de tous genres ou bien ceux qui nous servent de supports à de nouveaux textes qui ne sont pas nécessairement littéraires :

*« Presque tout, à un moment ou à un autre, passe par une feuille de papier, une page de carnet, un feuillet d'agenda ou n'importe quel autre support de fortune (un ticket de métro, une marge de journal, un paquet de cigarettes, le dos d'une enveloppe, etc.) sur lequel vient s'inscrire, à une vitesse variable et selon des techniques différentes selon le lieu, l'heure ou l'humeur, l'un ou l'autre des divers éléments qui composent l'ordinaire de la vie : [...] »<sup>50</sup>*

Demander à son lecteur de « Déchiffrer un morceau de ville, en déduire des évidences [...] »<sup>51</sup> ne fait qu'accentuer ce

<sup>49</sup> *Espèces d'espaces*, p. 74.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 71.

rapport entre ville et écriture. La ville est assimilée au texte<sup>52</sup>, à la littérature, mais aussi à un univers codé où le lecteur jouera un rôle de premier plan puisqu'il doit extirper le sens derrière ce qu'il y a de plus banal dans cette ville. Perec dessine-t-il l'image de son narrataire, celui qui est supposé partager le même Espace / Temps que lui ? Le verbe déchiffrer soulève donc la question du sens, de sa construction par le biais d'un travail anatomique qu'il demande au lecteur de faire. Le lecteur / observateur est aussi appelé à « Lire ce qui est écrit dans la rue colonnes Morriss, kiosques à journaux, affiches, panneaux de circulation, graffiti, prospectus jetés à terre, enseignes des magasins. »<sup>53</sup>, écrits qui échappent à l'œil des citadins à force de les voir tous les jours.

La question de l'écriture revient aussi sous le titre : « *Brouillon de lettre* »<sup>54</sup>. La description de la ville est soudainement interrompue et l'écrivain prend la parole pour se mettre en scène dans une sorte de mise en abyme où il décrit sa propre pratique de l'écriture. C'est alors que ville et écriture se superposent et se relaient. La scène se passe dans un café, un autre type d'espace considéré comme un lieu de travail et d'observation pour Perec. En fait, l'écriture au café n'est pas chose étrange car c'est à la fois une activité individuelle et collective. Citons, à titre d'exemple, les rencontres de jeunes surréalistes pour qui le café

---

<sup>52</sup> L'écriture est placée au même niveau que les lieux, elle risque aussi de vieillir et de changer de face, jusqu'à devenir méconnaissable : « [...] ce que j'en attends, en effet, n'est rien d'autre que la trace d'un triple vieillissement : celui des lieux eux-mêmes, celui de mes souvenirs, et celui de mon écriture. », *Ibid.*, p. 77.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 71. Ceci correspond au travail auquel se livre le « flâneur immobile. » décrit dans « *Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur* », *art.cit.*, p. 74.

<sup>54</sup>, *Espèces d'espaces*, p. 74.

est un espace d'affirmation de leur identité d'avant-gardistes qui portent tous le même regard sur l'écriture littéraire.

La référence à des œuvres littéraires permet de tisser des liens entre l'écriture de la ville et l'écriture tout court. Ainsi relevons-nous, entre autres, le titre d'un texte de Raymond Queneau<sup>55</sup>, *Le vol d'Icare*<sup>56</sup> qui met en scène l'évasion d'un personnage du roman, Icare, du manuscrit de Hubert,<sup>57</sup> l'écrivain, et son égarement dans la ville de Paris. Un détective privé est chargé de trouver le personnage dans une série de péripéties où d'autres personnages quittent le manuscrit d'autres écrivains et ainsi de suite. Nous relevons une autre référence à Queneau dans ses *Exercices de style* : « [...] l'S, cher à Queneau [...] »<sup>58</sup> L'épigraphe qui ouvre le chapitre sur la ville est toujours de Queneau: « *Les toits de Paris, couchés sur le dos, leurs petites pattes en l'air* »<sup>59</sup> La citation vient souligner l'idée d'un renversement de l'ordre établi. Prenant pour objet la ville de Paris, elle associe, une fois de plus, l'écriture anticonformiste à la ville. Le regard de Queneau renvoie cependant au regard que l'écrivain porte sur la ville. Il la voit verticalement du plus haut au plus bas.

Nous relevons une autre intertextualité, celle du brouillon de *Bouvard et Pécuchet*<sup>60</sup>, roman inachevé de Gustave Flaubert qui, à travers le personnage de Bouvard anticipe l'avenir de la ville de Paris. Une autre référence, par anticipation est faite à son futur

<sup>55</sup> Son confrère à l'Oulipo.

<sup>56</sup> *Espèces d'espaces*, p.66.

<sup>57</sup> Une mise en abyme du processus de l'écriture.

<sup>58</sup> *Espèces d'espaces*, p. 72.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 92.

projet : *Lieux* (sur lequel il travaillera de 1969 à 1975), livre qu'il n'aura pas le temps d'achever. Il révèle ainsi au lecteur sa recette de l'écriture<sup>61</sup> de ce futur projet où se mêlent description objective et travail de remémoration. Il y ajoutera aussi des photos, un autre moyen d'immortaliser l'instant et crée, par anticipation, un horizon d'attente qui se prolongera dans le temps puisque le livre paraîtra à titre posthume en 2022 aux Editions du Seuil. Il cite de même le titre de son livre *Un homme qui dort* antérieur à *Espèces d'espaces*, plaçant l'essai dans un entre-deux. Le passé et l'avenir se trouvent ainsi mêlés dans le cadre d'une réflexion sur le temps, indissociable de l'espace<sup>62</sup>. Par ailleurs, l'altération des espaces, leur vieillissement se produit toujours sous l'effet du temps qui passe. Les paysages changent ainsi de nature et de configuration jusqu'à devenir méconnaissables, d'où la nostalgie qui éveille la mémoire :

*« Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. »<sup>63</sup>*

Perec précise que les deux notions d'Espace et de Temps ne sont pas de même nature. Selon l'écrivain, maîtriser un espace semble être plus facile que de se repérer dans le Temps. Est-ce en raison du caractère abstrait du Temps que l'on ne peut percevoir qu'à travers une montre ? Est-ce aussi en raison de l'influence dévastatrice du Temps qui passe sur les différents espaces ?

---

<sup>61</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 76, 77.

<sup>62</sup> La dichotomie Espace / Temps est fondamentale dans le champ des études littéraires.

<sup>63</sup> *Espèces d'espaces*, p. 122.

---

« L'espace semble être, ou plus apprivoisé, ou plus inoffensif, que le temps : on rencontre partout des gens qui ont des montres, et très rarement des gens qui ont des boussoles. »<sup>64</sup>

L'observation des autobus qui passent pour en noter les numéros et observer l'itinéraire accentue ce rapport Espace / Temps. Ce dernier est représenté par la durée que met un autobus dans un parcours jalonné par les différents arrêts et la durée d'attente des passagers du moment où arrivera ce moyen de transport. Quant au rapport avec l'espace, celui-ci est évident puisque l'autobus représente ce découpage de l'espace en fonction de la multiplicité des arrêts qui le contraignent à interrompre son mouvement à plusieurs reprises:

« Si Perec compte et note les passages des autobus, c'est que leur passage non seulement ponctue le temps, mais divise, répertorie l'espace, le distribuant en circuits, le transformant en un espace maîtrisable. »<sup>65</sup>

Dresser des listes semble procurer un véritable plaisir à Perec qui parsème son texte d'énumérations traduisant le souci d'exhaustivité avoué par l'écrivain lui-même: « *La liste mémorielle offre le bonheur de savoir non seulement que l'on sait, mais que l'on a mis en ordre son savoir.* »<sup>66</sup>. La liste est aussi une forme d'écriture qui permet d'immortaliser ce qui risque de disparaître avec le temps :

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>65</sup> SCHULTE NORDHOLT, Annelies, « *Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur* », *art.cit.*, p. 74.

<sup>66</sup> BURGELIN, C. *Georges Perec, op.cit.*, p. 131.

*Il y a quelque chose de très profond dans ce procédé indissociablement littéraire, mémoriel et cognitif : recueillir quelque chose du temps qui passe, ralentir la mémoire qui coule et se défait- avec le plaisir de mettre ensemble des mots. »<sup>67</sup>*

Nous relevons cependant une sorte de paradoxe dans la mesure où la réflexion sur l'écriture est doublée d'une pratique obsédante de la liste laquelle est le symbole de l'achèvement. Or l'écriture littéraire est toujours ouverte à tout type d'interprétation, parce qu'inachevée par nature<sup>68</sup> :

*« La rencontre de l'écriture contrainte et de la liste peut permettre au contraire la confrontation de dynamiques opposées, celle, expansive, de la liste, et celle, restrictive, de la contrainte. »<sup>69</sup>*

Nous pensons, cependant, que la liste pourrait constituer une sorte de référence pour l'écriture sous contrainte. Dresser un inventaire qui regroupe les mots sans « e »<sup>70</sup>, à titre d'exemple est un moyen d'imaginer le plus grand nombre de choix possibles pour tirer l'écrivain d'affaire comme l'avance très justement Cécile de Bary :

---

<sup>67</sup> PEREC, Georges, *Les cahiers de l'Herne*, dirigé par BURGELIN, Claude, HECK, Maryline et REGGIANI, Christelle, Paris, 2016, 2016, p. 122.

<sup>68</sup> C'est ce que confirme bien Burgelin : « *Perec sait que le classement est l'ennemi de la liberté et que l'inachèvement est productif.* », BURGELIN, C. *Georges Perec, Seuil, Coll. « Les contemporains »*, 1988, *op.cit.*, p. 132.

<sup>69</sup> De BARRY, Cécile, « *Les listes oulipiennes* » in *Poétique*, no. 168, 2011/4, p. 417. L'article est disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-poetique-2011-4-page-415.htm>

<sup>70</sup> L'omission d'une lettre est considérée par Perec comme « *le degré zéro de la contrainte* », PAWLKOWSKA, Ewa, « *Entretien Georges Perec* » in *Littératures*, Printemps 1983, p. 69. L'article est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1983\\_num\\_7\\_1\\_1234](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1983_num_7_1_1234)

« [...] l'absence de clôture de la liste, son expansion potentiellement infinie: on peut toujours détailler davantage un monde, on peut toujours déployer davantage un lexique. »<sup>71</sup>

D'autre part, les listes permettent, encore une fois d'intégrer les différents types de savoir dans cette même perspective épistémocritique citée plus haut. Ceci dit, les listes constituent un outil qui souligne le pouvoir que possède la littérature d'assimiler différents types de discours contrairement aux préjugés qui l'isolent des autres branches de la connaissance scientifique :

« Si les Oulipiens pratiquent la liste ce n'est pas seulement parce qu'ils sont volontiers descripteurs, mais surtout parce qu'ils sont volontiers érudits. Ils cherchent à intégrer le savoir à la littérature, voire à revenir sur le découpage entre littérature et texte de savoir. »<sup>72</sup>

Le souci d'exhaustivité<sup>73</sup> hante l'écrivain qui cherche à perfectionner son écriture. Toutefois, le travail de recensement se poursuit de sorte à aboutir à un dépaysement : la ville devient « étrangère »<sup>74</sup>, comme si on la voyait pour la première fois. Cette dimension imaginaire de la ville qui fait d'elle un espace non-

<sup>71</sup> Cécile de Bary, « Les listes oulipiennes », *art.cit.*, p. 415.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 420

<sup>73</sup> « Se forcer à épuiser le sujet [...] » : tel est le conseil qu'il donne au lecteur considéré comme un écrivain à son tour. La mise en abyme se poursuit puisque l'écrivain s'adresse à un éventuel écrivain pour lui communiquer sa propre démarche d'écriture, *Espèces d'espaces*, p. 71.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 74. Sous l'effet de « [...] l'**estranement** qui nous fait renouer avec l'émerveillement de l'enfant ou l'étonnement du voyageur [...] » PEREC, Georges, *Les cahiers de l'Herne*, *op.cit.*, pp.121, 122. L'estranement est cette pratique de la distanciation qui transforme, en le modifiant, notre rapport aux êtres, phénomènes ou choses.



familier relève de la fiction qui constitue le propre du travail de l'écrivain, au même titre que celui du lecteur.

Dans *Espèces d'espaces*, la technique du puzzle à reconstituer est fortement présente. C'est à partir d'éléments épars que se forme l'identité d'une ville mais aussi l'identité de l'écrivain lui-même. Le souvenir est un élément clé qui confère à l'œuvre de Perec une certaine unité. Le lecteur du texte perecquien est ainsi appelé à percevoir les indices du passé de l'écrivain que seule la mémoire permet de restituer :

*« Une étude systématique des noms de rues, dans l'histoire et dans le présent, permet de dessiner l'image d'une ville, la représentation qu'une ville cherche à donner d'elle-même et donc la « mise en scène » des éléments constitutifs de son identité ».*<sup>75</sup>

La quête de l'identité, celle notamment de Perec est étroitement liée aux espaces et à la quotidienneté. Les noms de rues ou « *odonymes* »<sup>76</sup>, constituent, à titre d'exemple, autant de points de repères qui facilitent l'orientation dans l'espace<sup>77</sup>. Tout changement de nom est une disparition qui désillusionne. Attribuer un nom à chaque rue contribue à ancrer le souvenir dans l'Espace, mais aussi dans le Temps. Les appellations politiques et

---

<sup>75</sup> BOUVIER, Jean-Claude et GUILLON, Jean-Marie. « *Le Panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé.* », in [Actes du colloque de la Société française d'onomastique](#), 2013, p. 373. Le texte de la conférence est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/doc/acsfo\\_0000-0000\\_2013\\_act\\_15\\_1\\_1184](https://www.persee.fr/doc/acsfo_0000-0000_2013_act_15_1_1184)

<sup>76</sup> BADARIOTTI, Dominique, « *Les noms de rues en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les toponymes* » in *Annales de géographie*, no. 625, 2002, p. 285. L'article est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/doc/AsPDF/geo\\_0003-4010\\_2002\\_num\\_111\\_625\\_1658.pdf](https://www.persee.fr/doc/AsPDF/geo_0003-4010_2002_num_111_625_1658.pdf)

<sup>77</sup> Au même titre que les guides touristiques dont Perec cite des extraits aux pages 89, 90 dans *Espèces d'espaces*.

historiques des rues soulignent l'idée de partage d'un héritage commun, mais fragmenté. Il s'agit, une fois de plus, de regrouper les pièces du puzzle pour écrire l'histoire d'un pays et donc de retrouver ce qui fonde l'identité nationale de ses habitants :

*« Les noms déployés dans nos chenaux quotidiens de circulation méritent donc d'être analysés, car ils ne sont pas attribués au hasard. Quel est le rôle de ces noms ? Quels sont les symboles véhiculés ? Sont-ils identiques d'une époque à l'autre ? Y- a-t-il des thèmes dominants ? Toutes questions que l'on peut légitimement se poser »<sup>78</sup>*

De par sa nature d'espace public, la rue est le théâtre du passage de tous. Elle peut être fréquentée par ses habitants aussi bien que par d'autres citoyens, qu'ils soient des habitués de cette rue ou pas. Ce déplacement sans peine assure liberté et justice à tout le monde. La rue se démarque alors de l'immeuble car « *A l'inverse des immeubles qui appartiennent presque toujours à quelqu'un, les rues n'appartiennent en principe à personne.* »<sup>79</sup>. Les espaces publics favorisent l'interaction avec l'Autre, même sans l'aborder. Cette interaction se produit sous forme d'un côtoiement, d'une prise de conscience de l'existence de l'Autre qui occupe le même espace que nous, a les mêmes habitudes et jouit comme nous d'une liberté de déplacement et d'usage d'un espace donné.

---

<sup>78</sup> BADARIOTTI, Dominique, « *Les noms de rues en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes* », *art.cit.*, p. 286.

<sup>79</sup> *Espèces d'espaces*, p. 66. Ceci semble être une évidence pour qui n'a pas l'habitude d'observer et de noter les moindres détails.

Quant au quartier, celui-ci semble plus intime. Les relations sociales, voire amicales entre gens qui se connaissent y sont plus apparentes. Le quartier est de la sorte le lieu où se révèle explicitement notre rapport à l'Autre. C'est à travers les endroits familiers que se constitue ainsi notre identité sociale. L'appartenance à un quartier est aussi un indice qui permet d'affirmer une identité d'un autre ordre. Il s'agit, à la grande stupéfaction de Perec, de la répartition des différents magasins en fonction des articles et objets qu'ils vendent. Cette répartition est perçue par Perec comme dénuée de sens puisqu'elle s'appuie, dans certains cas sur une discrimination raciale, voire religieuse :

*« Est-ce plus stupide, en fin de compte, que de mettre tous les marchands de meubles faubourg Saint-Antoine, tous les marchands de verrerie rue du Paradis, tous les tailleurs rue du Sentier, tous les Juifs rue des Rosiers, tous les étudiants au quartier Latin, tous les éditeurs à Saint-Sulpice, tous les médecins dans Harley Street, tous les Noirs à Haarlem ? »<sup>80</sup>*

Perec parle aussi de « *La mort du quartier* »<sup>81</sup>, expression qui confirme cette obsession de la disparition. Sous ce titre, il précise : « *Ce que je regrette, c'est le cinéma de quartier, avec ses publicités hideuses pour le teinturier du coin.* »<sup>82</sup>. Dans ce même contexte, l'écrivain trace l'évolution de la commune d'Auteuil qui « [...] fut longtemps à la campagne »<sup>83</sup> mettant l'accent sur l'idée du changement sur le plan spatial. La quête de l'identité est aussi la

---

<sup>80</sup> *Espèces d'espaces*, p. 81.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p.80.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 84.

---

démarche que nous adoptons lorsque nous sommes en dehors de l'espace familier. C'est à ce moment que nous commençons à rechercher nos repères culturels : Sous le titre de « *Ville étrangères* »<sup>84</sup>, Perec précise qu'« *On est presque ému si l'on rencontre le bureau d'Air-France, presque au bord des larmes si l'on voit Le Monde dans un 87 kiosque à journaux* »<sup>85</sup>

Par opposition à la ville, la campagne est considérée par Perec comme un lieu de passage, « *un pays étranger* »<sup>86</sup>, voire une « *illusion* »<sup>87</sup> même si à un certain endroit du texte, il affirme le contraire : « *J'aime être à la campagne* »<sup>88</sup> Il reconnaît aussitôt qu'à la campagne, on est plus à l'aise puisqu'on « *respire mieux* »<sup>89</sup> et que l'on retrouve des habitudes que le rythme effréné de la ville nous empêche de pratiquer avec une certaine rigueur. Toutefois, l'écrivain, grand joueur avec les mots, semble dérouter le lecteur lorsqu'il évoque ses sentiments et jugements de valeur par rapport à la campagne. Il parle d'un certain étonnement, mais en même temps d'une sorte d'indifférence vis-à-vis de ce qui s'y passe. La campagne se distingue surtout par la familiarité des rapports entre ses habitants puisqu'il s'agit d'une petite communauté où l'idée d'anonymat n'existe presque pas. L'appartenance à un espace que l'on s'approprie passe par étapes des énumérées par Perec et qui finissent par constituer son « *chez-soi* »<sup>90</sup>

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 87.

<sup>85</sup> *Ibid.*, pp. 87, 88.

<sup>86</sup> *Espèces d'espaces*, p. 93.

<sup>87</sup> *Ibid.*, *Loc.cit.*, p. 93.

<sup>88</sup> *Ibid.*, *Loc.cit.*

<sup>89</sup> *Ibid.*, *Loc.cit.*

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 96.

À la fin de son chapitre sur la campagne, Perec précise que le déplacement est une « *habitude* »<sup>91</sup> liée à l'intimité que l'on noue avec le lieu où nous vivons. Cette appropriation du lieu est donc sécurisante car la sédentarité semble constituer un trait caractéristique des habitants d'une ville. Envisagé sous un autre angle, le déplacement, qui connote le changement, pourrait être associé à une écriture qui se veut créative en cherchant à explorer les différentes potentialités de la langue et à surprendre les lecteurs. À celle-ci s'oppose la sédentarité dans le sens de respect des normes qu'on ne pense même pas à remettre en question à force d'y être attachés :

*« Il y a longtemps qu'on aurait dû prendre l'habitude de se déplacer, de se déplacer librement, sans que cela nous coûte. Mais on ne l'a pas fait : on est resté là où l'on était ; les choses sont restées comme elles étaient. »*<sup>92</sup>

Cette étude du rapport étroit entre l'espace, notamment celui de la ville, et l'écriture ne constitue finalement qu'une modeste contribution à la lecture des textes d'un écrivain qui, toute sa vie, cherchait à retrouver son identité par la force du souvenir et en fonction des espaces habités, arpentés et parcourus. Écriture et exploration de l'espace constitutif de l'identité perecquienne s'inscrivent dans un projet qui déborde en effet *Espèces d'espaces* : il s'agit du parcours d'un écrivain à la recherche de ses propres repères. La perte et la disparition des êtres est un motif qui revient sous la plume de l'oulipien qu'il est dans sa démarche de rassemblement des pièces du puzzle identitaire. Son écriture qui

---

<sup>91</sup> *Ibid. Loc.cit.*, p. 97.

<sup>92</sup> *Ibid. Loc.cit.*

défie les normes est moins la manifestation d'un désir de transgression des règles que d'un souci de prouver que la langue est un espace ouvert à toutes sortes de création. Le lecteur s'amuse certes à lire Perec, mais il pénètre en même temps dans le champ littéraire où dialoguent les différents discours qui fondent le savoir humain. L'écriture de la ville et de ses composantes qui s'emboîtent les unes dans les autres est une méditation sur l'acte créateur que Paul Eluard, cité par Perec au début de cet essai illustre dans *Chanson enfantine des Deux-Sèvres*. Nous en citerons, à notre tour, la première strophe qui constitue la structure d'*Espèces d'espaces* :

« Dans Paris il y a une rue  
 dans cette rue, il y a une maison ;  
 dans cette maison il y a un escalier ;  
 dans cet escalier, il y a une chambre ;  
 dans cette chambre, il y a une table ;  
 sur cette table, il y a un tapis ;  
 sur ce tapis, il y a une cage ;  
 dans cette cage, il y a un nid ;  
 dans ce nid, il y a un œuf ;  
 dans cet œuf, il y a un oiseau.  
 [...] »

*Chanson enfantine des Deux-Sèvres*

(Paul Eluard, *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*)

**Bibliographie :**

**Corpus :**

PEREC, Georges, *Espèces d'espaces*, Edition Galilée, Coll. « L'espace critique », 1974.

**Ouvrages entièrement consacrés à Georges Perec**

- BURGELIN, C., *Georges Perec*, Seuil, Coll. « Les contemporains », 1988
- *Georges Perec, Entretiens et conférences*, Tome 1, Edition critique établie par Dominique Bertelli et Mireille Ribière, Edition Joseph K
- PEREC, Georges, *Les cahiers de l'Herne*, dirigé par BURGELIN, Claude, HECK, Maryline et REGGIANI, Christelle, Paris, 2016, 2016

**Articles :**

- BADARIOTTI, Dominique, « *Les noms de rues en géographie. Plaidoyer pour une recherche sur les odonymes* » in Annales de géographie, no. 625, 2002. L'article est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/docAsPDF/geo\\_0003-4010\\_2002\\_num\\_111\\_625\\_1658.pdf](https://www.persee.fr/docAsPDF/geo_0003-4010_2002_num_111_625_1658.pdf)
- BOUVIER, Jean-Claude et GUILLON, Jean-Marie. « *Le Panthéon provençal. Noms de rues et mise en scène du passé.* », in Actes du colloque de la Société française d'onomastique, 2013. Le texte de la conférence est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/doc/acsfo\\_0000-0000\\_2013\\_act\\_15\\_1\\_1184](https://www.persee.fr/doc/acsfo_0000-0000_2013_act_15_1_1184)
- CONSUELO, ORTIZ M., Maria, « L'autobiographie chez Perec: le cas d'Espèces d'espaces » in Romanische Forschungen, Vol. 107, no.1, 1995
- De BARRY, Cécile, « *Les listes oulipiennes* » in Poétique, no. 168, 2011/4. L'article est disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-poetique-2011-4-page-415.htm>
- ESFANDI, Esfandiar, « Réflexions théoriques autour du statut épistémique du savoir dans la littérature » in La poétique, no. 3, automne, 2013. L'article est disponible à l'adresse :

---

[https://lapoetique.srbiau.ac.ir/article\\_2743\\_3b76939c37a2d1dffc5724416467be25.pdf](https://lapoetique.srbiau.ac.ir/article_2743_3b76939c37a2d1dffc5724416467be25.pdf)

- OUELLET, Pierre, « Du haut-lieu au non-lieu : l'espace du même et de l'autre » in *Voix et images*, Vo. 24, no. 1(70), 1998
- PAWLIKOWSKA, Ewa, « *Entretien Georges Perec* » in *Littératures*, Printemps 1983. L'article est disponible à l'adresse : L'article est disponible à l'adresse : [https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1983\\_num\\_7\\_1\\_1234](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1983_num_7_1_1234)
- SCHULTE NORDHOLT, Annelies, « *Georges Perec : topographies parisiennes du flâneur* » in *Relief 2* (1) (Revue électronique de littérature française), mars 2008. L'article est disponible à l'adresse : ([https://www.researchgate.net/publication/307703424 Georges Perec topographies parisiennes du flaneur](https://www.researchgate.net/publication/307703424_Georges_Perec_topographies_pariennes_du_flaneur))
- YVAN, Frédéric, « L'extase du vide de un homme qui dort à espèces d'espaces de Georges Perec » in *Savoirs et clinique*, no. 8, 2007/1. L'article est disponible à l'adresse : <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2007-1-page-143.htm>
- ZAMORANO, Julie, « L'infra-ordinaire : esquisse de la théorie narrative de Georges Perec » in , *Thélème* ( Revista Complutense de Estudios Franceses), Vol 30, No.2, 2015. L'article est disponible sur le site : <https://pdfs.semanticscholar.org/>

-----